

ET CLAUDE LANZMAN NOMMA L'INNOMMAB

UNE TRAJECTOIRE EXCEPTIONNELLE

Résistant, combattant
anticolonialiste,
journaliste, écrivain et
cinéaste, l'auteur de
Shoah ne s'est jamais
départi de sa colère.



Disparu le 5 juillet 2018, Claude Lanzmann a révolutionné l'écriture de l'histoire, en utilisant le cinéma pour rendre compte d'une tragédie unique, la destruction des juifs d'Europe, dont il imposa le nom hébraïque, Shoah. Il ne laisse pas seulement une œuvre, mais un mot pour désigner ce qui ne pouvait l'être. **PAR GUY KONOPNICKI**

N LE

Au commencement, le mot n'était pas. Claude Lanzmann tournait, interrogeait des témoins, débusquait d'anciens SS sous de paisibles Allemands reconvertis dans la bière ou la politique, il filmait les étendues désolées des anciens camps et les traces effacées de la vie juive des villes de Pologne. Mais comment nommer cette monstrueuse entreprise, pensée et organisée, ce but de guerre ouvertement revendiqué par Adolf Hitler ? Le tribunal de Nuremberg utilisait le terme « génocide » pour caractériser le crime contre l'humanité. Mais l'étymologie induit la destruction d'une race, et si les nazis tenaient les juifs pour une race, c'était là une notion inacceptable pour Claude Lanzmann. La terminologie courante, toujours employée aux Etats-Unis, était « holocauste ». Un terme venu du grec, qui signifie « brûlé tout entier » et, plus terrible encore, qui désigne chez les juifs un sacrifice à une divinité par le feu. Le seul emploi du mot « holocauste » valait reconnaissance d'une spiritualité de l'œuvre nazie, portée par une mystique nauséabonde qui émergeait, dans les années 70, tandis que Lanzmann commençait à mesurer l'ampleur de sa folle entreprise. Le mot « holocauste » permettait, aussi, de justifier le crime, comme châtement du peuple d'Israël, ignominie encore répandue en ce temps où l'Eglise romaine n'avait pas encore révisé son catéchisme.

Interrogeant témoins et historiens en Israël, Lanzmann s'arrêta sur le mot choisi par David Ben Gourion pour instituer une journée

de commémoration des 6 millions de juifs assassinés par les nazis. *Yom Hashoah*. Le jour de la Shoah. Un mot hébreu qui signifie tout à la fois destruction, catastrophe, massacre. Un mot qui, dans les textes anciens, définit la destruction du Second Temple, l'incendie de Jérusalem, et le massacre systématique des juifs par les légions de Titus.

Le mot « Shoah » n'était guère utilisé à l'extérieur d'Israël. Claude Lanzmann en fit le titre de son œuvre monumentale, *Shoah*. A l'époque de la réalisation du film, de 1976 à sa sortie, en 1985, l'histoire était encore balbutiante. Il y avait des témoignages, des récits, souvent localisés. Des éléments fondus dans l'histoire générale du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale. En 1963, le procès d'Adolf Eichmann en Israël avait donné une première vision globale de l'entreprise nazie, complétant le recensement encore très partiel des crimes, établi en 1946 dans l'acte d'accusation du procès de Nuremberg. L'institut Yad

établies. Alain Resnais avait conçu et réalisé *Nuit et brouillard* à partir de documents d'archives, donnant une image à des faits déjà connus, mais sans distinguer vraiment la déportation politique de l'entreprise d'élimination systématique des juifs. La confusion et le refus de reconnaître la spécificité de la destruction des juifs régnaient sur les lieux du crime, sur les camps gardés par le régime stalinien de Varsovie, et, pis encore, sur les lieux de massacre situés sur le territoire de l'URSS, de la Baltique aux Carpates, où l'on circulait sur des routes pavées de stèles arrachées dans les cimetières juifs.

Militant anticolonialiste

La représentation du martyr juif au cinéma avait atteint les tréfonds de l'ignominie, avec *Portier de nuit*, sorti en 1973. Une pure saloperie associant dans la perversion l'officier nazi et la femme juive. Nous en étions là ! Le film de Liliana Cavani avait alors plus d'influence que *Si c'est un homme*, œuvre >

IL FALLAIT L'ITINÉRAIRE SINGULIER DE CLAUDE LANZMANN POUR OSER CONSTRUIRE UNE ŒUVRE ASSEZ FORTE POUR BOULEVERSER LE REGARD PORTÉ SUR UNE HISTOIRE ENCORE FRAÎCHE.

Vashem de Jérusalem commençait à reconstituer le puzzle. Beaucoup d'archives nazies, saisies par l'armée Rouge, demeuraient inaccessibles, comme les documents établis par les Soviétiques eux-mêmes... Seul l'historien Raul Hilberg, juif autrichien réfugié à Cuba avant d'être admis aux Etats-Unis, avait entrepris une histoire globale de la destruction des juifs d'Europe. Solitaire, tout à la fois producteur, auteur et réalisateur, cherchant les financements à chaque étape de son travail titanesque, Claude Lanzmann construisit le premier film d'histoire. Il y avait eu, jusque-là, des documentaires historiques, sur toutes sortes de sujets, mais ils s'appuyaient le plus souvent sur des connaissances déjà



OURS D'OR À BERLIN en février 2013. Une récompense attribuée à Claude Lanzmann pour l'ensemble de son œuvre.

Gero Breloer / AP / Sipa

► d'un Italien revenu d'Auschwitz, Primo Levi. Cette Shoah que l'on ne nommait pas encore alimentait les fantasmes nauséabonds.

Il fallait l'itinéraire singulier de Claude Lanzmann pour oser construire une œuvre assez forte pour bouleverser le regard porté sur une histoire encore fraîche. Le regard d'un militant anticolonialiste, qui avait pris fait et cause pour le peuple algérien, ce qui lui avait valu d'être inculpé en 1961, lors de la publication du « Manifeste des 121 », dont il était signataire, et qu'il avait fait signer à Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre.

La cause d'Israël

Parce qu'il était engagé dans les luttes anticoloniales, de l'Algérie rejetant la domination française à l'Égypte de Nasser, cherchant, croyait-on, une nouvelle voie de développement, parce qu'il suivait avec passion l'émergence de ce que l'on nommait le tiers-monde, rassemblé par Nehru et Nasser dans le mouvement des non-alignés, Claude Lanzmann osa poser une simple question, titre de son premier film, *Pourquoi Israël*. Juif français, il avait mesuré la violence de la haine antisémite dans la cour du lycée Condorcet, à Paris, en 1938. Le « quasi-lynchage », écrit-il, « d'un grand rouquin nommé Lévy ». Trois ans plus tard, le brillant lycéen qu'il était devait quitter Paris, pour ne pas porter cette étoile jaune que son père avait stupidement retirée, sur convocation, au commissariat de son quartier. Le refuge, Clermont-Ferrand, non loin de Vichy, ne le protégeait de rien, ce n'était pas la zone « libre », seulement la « zone nono », non occupée, jusqu'en novembre 1942. Élève d'hypokhâgne, en 1943, Claude Lanzmann entra dans la Résistance, avec les Jeunesses communistes pour commencer, puis dans les maquis, en compagnie de son frère, si diffèrent, si semblable, Jacques Lanzmann.

Ce combattant du mouvement de libération nationale de la France jugea naturel de soutenir tous les combats des peuples opprimés, en



Jean-Pierre Bonnotte / Gamma-Rapho

recherchant, aux côtés de Jean-Paul Sartre, les fondements d'une nouvelle gauche. Israël occupait alors une place singulière, contradictoire. Un jeune État, issu, lui aussi, du mouvement de libération d'un peuple opprimé, fondant son développement sur une économie socialiste, et même sur le seul communisme agraire qui ait jamais réussi, quand ceux de l'URSS et de la Chine étaient autant de catastrophes. Ce pays, Israël, alors profondément ancré à gauche, progressiste, se trouvait rejeté par les peuples dont Lanzmann soutenait les mouvements d'émancipation, et, à partir de 1950, diabolisé par le monde communiste, où l'accusation de sionisme suffisait à prononcer et à exécuter des sentences de mort. Sur place, en Israël, Claude Lanzmann découvrit l'ampleur de la bévère, généreuse, de Sartre croyant répondre à l'antisémitisme en niant que le juif existât hors du regard de l'autre. Il existait bien, le juif, comme peuple, et Israël en était l'expression. Sartre et Lanzmann se firent précurseurs du dialogue israélo-arabe, en concevant, en 1965, un numéro spécial des *Temps*

COMPAGNON DE LUTTE de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, Claude Lanzmann était un fervent partisan de l'émancipation des peuples et un précurseur dans le dialogue israélo-arabe. Ici, à Paris, en mai 1970, lors du procès du militant maoïste Alain Geismar.

CLAUDE LANZMANN A PORTÉ L'HISTOIRE DE LA MORT ORGANISÉE, ET RÉUSSIT LA NARRATION DE L'INSOUTENABLE PARCE QU'IL ÉTAIT PORTÉ PAR UN GOÛT IMMODÉRÉ DE LA VIE ET DE SES PLAISIRS.

modernes. Le travail de préparation, fait de rencontres et de discussions pour le moins difficiles, fut à l'origine d'une concordance de temps, qui fit paraître ce numéro 253 bis des *Temps modernes*, en 1967, au moment précis où le conflit israélo-arabe, décortiqué dans ce volume d'un millier de pages, se transformait en une guerre ouverte, cette guerre des Six-Jours qui n'a de cesse de se prolonger depuis plus d'un demi-siècle. Le numéro spécial des *Temps modernes* demeure une référence, maintenant que la haine et le fanatisme interdisent la démarche rationnelle et la recherche de la paix par la confrontation des pensées.

Sans jamais renier son engagement anticolonial, Claude Lanzmann prolongea donc le travail qu'il avait mené pour *les Temps modernes*, cherchant, de film en film, à saisir la singularité et la complexité d'Israël. Ce fut donc *Pourquoi Israël*, puis cette armée du peuple, surprenant toujours ses adversaires, *Tsahal*.

Avec Claude Lanzmann, le cinéma devenait un moyen de recherche de la vérité et d'écriture de l'histoire. Autant dire qu'il bouleversait tout à la fois le cinéma et l'histoire. Aucun de ses films ne peut se réduire à un genre communément nommé documentaire. Ils forment, ensemble, une œuvre historique. Un cinéma d'histoire.

En France, les historiens institutionnels n'ont pas immédiatement manifesté un enthousiasme débordant. La Seconde Guerre mondiale, l'occupation de la France, la collaboration et la déportation des juifs de France n'étaient pas encore



Hadji / Sipa

des sujets de thèse universitaire, il s'agissait d'histoire contemporaine, trop fraîche pour les universités des années 60-70. Et ce film de près de dix heures établissait l'histoire, construisant le récit sur l'image des herbes folles courant entre les rails menant à Auschwitz, sur les souvenirs difficiles des voisins polonais, la mémoire douloureuse des rescapés et les aveux arrachés à d'anciens nazis... Quelques archives, comme cet appel d'offres lancé par le commandement SS pour la réalisation de camions dont les gaz d'échappement étaient diffusés à l'intérieur du fourgon. Une note classique pour la recherche historique, à ceci près qu'elle était lue et traduite devant la caméra par Claude Lanzmann.

Un homme à part

Pourtant, vingt ans plus tard, un inspecteur général d'histoire osait reprocher à une enseignante du secondaire de baser son enseignement sur Shoah, alors que Claude Lanzmann n'était pas un historien, mais un cinéaste ! Au départ, il n'était ni l'un ni l'autre, il avait été lycéen, militant clandestin des Jeunesses communistes à Clermont-Ferrand en 1943, combattant des maquis d'Auvergne, journaliste dans les journaux de Pierre Lazareff, *France dimanche* puis *Elle*, écrivain, cheville ouvrière de la revue de Jean-Paul Sartre, *Les Temps modernes*, militant anticolonialiste...

Un homme à part, un homme d'exception, dont la vie fournit la matière extraordinaire d'un roman, *le Lièvre de Patagonie*, écrit de main de maître, un livre

dérangeant, féroce et tendre à la fois, tirant les fils d'une trajectoire exceptionnelle, avec cette colère qui ne le quittait jamais.

Il serait absurde de raconter la vie de Claude Lanzmann sous prétexte qu'elle vient de s'achever. Qui pourrait le faire mieux que *le Lièvre de Patagonie*? Lanzmann avait une puissance de travail proprement phénoménale, il pouvait mener de front l'écriture d'un livre, la réalisation des suites de *Shoah*, dont ce dernier film, le plus terrible, *les Quatre Sœurs*, sorti la veille de sa mort. Bien sûr, on aura lu partout le récit de ses amours les plus marquantes, de la passion qu'il partagea avec Simone de Beauvoir, on saura tout de ses mariages avec Judith, Angelika et Dominique, et de sa douleur de père confronté au cancer et à la mort d'un fils brillant et tendre. Mais à lire, déjà, des commentaires fielleux, des propos insultants, il m'est difficile de ne rien dire de cet homme si chaleureux, si sensible, que j'ai eu le bonheur de connaître. Je me suis souvent demandé où ce bourreau de travail trouvait le temps de tout voir et de tout lire, d'être présent en tant de lieux, de discussions et de confrontation. Participant régulièrement à une émission de cinéma, en direct le samedi, sur France Culture, je retrouvais fort souvent la voix de Claude Lanzmann sur mon répondeur. Des messages cha-

À AUSCHWITZ, en 2005, pour le 60^e anniversaire de la libération des prisonniers du camp d'extermination, avec l'écrivain Marek Halter (à d.).

LA FUREUR DE VIVRE
Claude Lanzmann, à Cannes en 2017.



leux, quand il s'agissait de ce grand cinéma américain, celui de Francis Ford Coppola ou de Quentin Tarentino, celui des grandes heures de Hollywood... Un coup de gueule, une colère noire, parce que je défendais *la Liste de Schindler*, de Steven Spielberg. Et pourtant, cette colère ne fut pas une rupture, quand bien même l'impossible représentation de la Shoah par Spielberg heurtait de front sa conviction profonde. J'ai fini par comprendre que tout le monde n'avait pas la chance, l'honneur, de se faire engueuler par Claude Lanzmann.

Il lisait, il écoutait et se manifestait quand il se sentait touché d'une manière ou d'une autre. J'entends encore l'émotion de sa voix, qui cette fois me remerciait d'un hommage radiophonique rendu à Jacques Lanzmann, son frère, merveilleux poète chanté par Jacques Dutronc. Il était admiratif de cet autre talent, qui s'exprimait par l'art le plus populaire, la chanson. Claude Lanzmann avait, lui, porté l'histoire de la mort organisée, et réussi la narration de l'insoutenable. Il avait pu le faire parce qu'il était porté par un goût immodéré de la vie et de ses plaisirs. Un dépressif n'aurait pu passer une seule journée en salle de montage à reprendre encore et toujours les récits de l'horreur. Claude Lanzmann passait de ces images terribles aux rues de Paris, à la légèreté des terrasses de Saint-Germain-des-Prés en portant sur les femmes un regard d'adolescent. Il était toujours, à plus de 90 ans, un jeune homme de l'après-guerre, conduisant un élégant coupé en pestant contre les radars, interpellant en public un Premier ministre, Manuel Valls, qui refusait de rétablir son permis de conduire. L'auteur de *Shoah* portait la fureur de vivre, il tenait la mort pour un scandale absolu et n'accepta jamais la vieillesse. Il a quitté la vie, son œuvre accomplie, au moment précis où le mot « Shoah » entrait avec Simone Veil au Panthéon. ■ G.K.

Anne-Christine Poujoulat / AFP